



Note préliminaire à l'Écho n°33 de juin 1908

C'est toujours sous la plume de l'abbé Edmond Revest, curé des Angles, que sont retranscrits les cérémonies de l'arrivée de la statue de Jeanne-d'Arc d'abord à l'église puis à la salle qui porte son nom. Cette statue sera ensuite installée sur le porche de l'église, puis enlevée dans les années 1970, après le concile de Vatican II...



Église guère avant 1908

Église guère après 1908

Dans un court article, on apprend que les Royalistes et Conservateurs triomphent lors des élections municipales dans la Vendée Provençale...

Guy

ÉCHO DE BARBENTANE

n°33 de juin 1908

Sommaire

- Page 01 = Édito : Fêtes de Jeanne-d'Arc ;
- Page 03 = Fête de M le Curé le 28 avril ;
- Page 04 = Première communion et confirmation ;
- Page 05 = La société de Secours Mutuel Saint-Joseph ;
- Page 05 = États religieux ;
- Page 06 = Cueillette anecdotique ?
- Page 06 = L'Esprit Chrétien ;
- Page 08 = Mois de juin ;
- Page 09 = Savants et Catholiques ;
- Page 11 = La Grivotte ;
- Page 13 = Le miracle ;
- Page 15 = La page des enfants.

Sources : collection de Magali Arnaud et Mireille Arnaud-Boissonnade.

* L'ÉCHO *

DE BARBENTANE

Petit Bulletin Paroissial

PARAISSANT TOUS LES MOIS

Passer en faisant le bien !

HISTOIRE LOCALE — ÉDUCATION

Aimez-vous les uns les autres !

Conservez chaque numéro

HYGIÈNE

Lisez et faites lire

FÊTES DE JEANNE D'ARC

Inauguration de sa Statue

Elle manquait... La population barbentanaise, au catholicisme si ardent, méritait à coup sûr de posséder une statue de la vaillante Pucelle, qui aurait reconnu pour siens, les bons catholiques de la « Vendée provençale ».

Maintenant, c'est fait... Grâce à l'intelligente initiative de M. l'abbé Guigues et à la générosité de ses paroissiens, Barbentane possède sa statue de Jeanne « la bonne Lorraine ».

Donc, le Dimanche 26 avril, par une journée radieuse, d'autant plus belle, que les jours précédents avaient été plus froids, les cloches carillonnaient allègrement dans la tour séculaire de l'église paroissiale, appelant à l'office, barbentanais endimanchés et barbentanaises si gracieuses, en leur costume classique. Il est 10 heures 1/2... L'église est rapidement envahie par la foule... plus une seule chaise, un seul banc inoccupés... plus un seul coin disponible. Sur le seuil, je m'arrête un instant, charmé, ébloui... De longues bannières, aux couleurs de l'héroïne, se ba-

lancent à la voûte; des guirlandes de verdure, piquées de roses, se détachent des hauteurs du sanctuaire et courent le long des piliers. A droite du chœur, sous un riche baldaquin, se détachant sur les plis d'un grand manteau royal fleurdelisé, entouré de fleurs et de plantes vertes, sous lesquelles se dissimulent les ampoules électriques, apparaît, comme une vision idéale, céleste, la statue de Jeanne d'Arc! C'est la reproduction fidèle de la célèbre Jeanne d'Arc de la princesse Marie d'Orléans. L'héroïne a reçu l'épée de Fierbois et l'oriflamme blanche où brillaient les mots *Jhesus Maria*. Elle est debout, la tête haute, le pied gauche un peu en avant, prête à se mettre en marche pour faire cesser « la grande pitié qui est au royaume de France ». Et, vraiment, cette attitude est heureuse. La statue, moulée et décorée dans les ateliers de Carli (prix de Rome) est véritablement une œuvre d'art; elle n'a rien de poncif. Quant aux détails, rien n'y manque, cuirasse, cotte de mailles, gantelets de

fer, casque, cimier...etc. La figure est belle, noble, inspirée.

Décidément, curé et paroissiens ont eu la main heureuse. Je n'ai pas le temps de m'absorber dans une longue contemplation admirative : avec une maîtrise impeccable, « l'Harmonie Gauloise » attaque la première mesure d'un pas redoublé qui, sous les voûtes sonores, produit un merveilleux effet. Puis, la grand-messe commence, au milieu du plus parfait recueillement ; c'est M. l'abbé Berlandier, curé-doyen de Châteaurenard, qui la chante. Cette fête me réservait d'autres surprises : Je me demande si je rêve ; là, dans la chaire, après l'Évangile, je viens de voir surgir le froc et le capuce blancs d'un religieux prémontré ! Il y en a donc encore sur notre sol français ? Hélas ! Ce ne sera là qu'une apparition bien courte. Le P. Paul Pugnère (car c'est lui) est toujours un exilé ! Ainsi le veut notre libérale et troisième République... Il vient de Belgique et il y retournera demain... pour revenir?... L'apparition de cette robe blanche est saluée par un frémissement sympathique de l'auditoire. Le P. Paul est avant tout un apôtre ; il parle, sans aigreur, des maux de son pays, à qui il pardonne les rigueurs de son exil.

Ancien voisin, au monastère de Frigolet, il se sent tout de suite à l'aise avec ses auditeurs. Il leur montre, d'après le mot de Tertullien, la grandeur du chrétien, dans son corps d'abord, à qui Dieu donne l'immortalité, dans son âme ensuite, à qui la Rédemption a mérité le titre de fille de Dieu. Les barbentanais n'oublieront pas ce langage plein d'élé-

vation, de noblesse et de sens pratique. L'orateur est aussi doublé d'un chanteur émérite ; d'une voix à rendre jaloux les barytons de l'Opéra, il nous détaille, avec un sens parfait des nuances et de la mesure l'*O Salutaris* de Lefébure. Ces accents font verser de douces larmes : dans une rapide vision, on revoit les splendides solennités de l'Abbaye de Frigolet, mais : où sont les neiges d'antan ? ... et tout bas, je me redis la plainte des Hébreux : « *Lugent vicia sion!* — Les voies de sion pleurent ! — » Un tonitruant *allegro* militaire, qui me tire en sursaut de mon rêve, m'annonce la fin de la grand-messe.

Les vêpres ne devaient pas être moins solennelles. Je retrouve, au pied des autels, la même affluence.

Une splendide couronne d'ecclésiastiques envahit le sanctuaire. Je note M. le Chanoine Raymond, de l'église métropolitaine d'Avignon ; M. l'abbé Berlandier, curé-doyen de Châteaurenard ; M. l'abbé Imbert, curé-doyen de St Rémy ; le R. P. Paul Pugnère ; M. l'abbé Gros, curé de Boulbon ; M. l'abbé Revest, curé des Angles ; M. l'abbé Fraize, vicaire.

Les choristes chantent avec brlo, sous la direction de Mlle Aubanel, une cantate de l'abbé Gravier, en l'honneur de l'héroïne que M. le curé-doyen de Saint-Rémy va célébrer tout à l'heure, en termes éloquents. Je me méfie, en général, des précautions oratoires : l'orateur s'excuse de ne point nous donner un panégyrique proprement dit. Faut-il le regretter ? Pendant de trop courtes minutes, M. Imbert nous parle de Jeanne d'Arc, de sa mis-

sion, de ses triomphes et de son martyre. Le sacrifice étant la grande loi du christianisme, il n'y a pas de rédemption sans souffrance ; cette idée féconde et juste, parfaitement développée, nous explique toute la vie de la Pucelle d'Orléans. L'auditoire était littéralement ravi : les allusions, faites par l'orateur aux épreuves présentes des catholiques barbentanais, ont profondément ému l'assistance.

La réputation oratoire du curé-doyen de Saint-Remy n'est plus à faire, et nous applaudissons sincèrement à ses succès. Après le sermon, M. le curé de Barbentane bénit solennellement la statue. Le R. P. Paul, au salut, nous a fait entendre le *sursum corda*, d'Arnaud, l'*ave verum*, de Chassang et le *souvenez-vous*, de Massenot. Il s'est révélé artiste par le sentiment profondément religieux qu'il a su donner à ces divers morceaux. C'est l'art dans tout ce qu'il a d'intime, de noble et de divin, en un mot, l'écho d'une âme qui sait comprendre et exprimer ce qu'elle éprouve.

L'office prenait fin aux sons entraînants de la « Barbentanaise », (paroles de l'abbé Revest et musique de l'abbé Müller, organiste de Notre-Dame de Fourvière), véritable marseillaise catholique, que les dévouées choristes exécutent avec une réelle maîtrise.

L'église est toute illuminée, et, sur son trône étincelant, la vierge de Domrémy semble sourire.

Le soir, la même affluence se retrouvait dans la salle Jeanne d'Arc. L'entrée du clergé est saluée par de vigoureux applaudissements. La statue de l'héroïne occupait, à juste titre, la place d'honneur. Elle rayonnait sous

la projection de sept lampes électriques. Nous ne dirons rien de la pièce « Jeanne d'Arc » dont nous avons déjà rendu compte ici même : le drame de l'abbé Joubert, un barbentanais, est suffisamment connu. Disons seulement que les artistes, visiblement impressionnées par la circonstance, se sont toutes surpassées.

Nos aimables actrices ont arraché, à plusieurs reprises, les applaudissements de l'auditoire. C'est un succès de plus à leur actif.

M. l'abbé Guigues ne pouvait laisser finir cette journée sans remercier, auteurs, acteurs et témoins de cette fête inoubliable. Il l'a fait en termes exquis, avec un mot flatteur pour chacun, même pour l'auteur de cet article, qui, malgré son droit de critique, ne veut et ne peut être, à cette occasion, qu'un admirateur sincère, faisant mentir le proverbe : *in cauda venenum*.

Abbé Edm. REVEST.
Curé des Angles (Gard).

Fête de M. le Curé

LE 28 AVRIL

Elle a donné lieu à de délicieux compliments et à de touchantes surprises. Ne disons, faute d'espace, qu'un mot des compliments. C'est d'abord celui des petits clercs, écrit en trois langues, en français, latin et provençal. Il se termine par ce cri du cœur : *Di Chouan, vivo lou capelan!*

Viennent ensuite les Dames, Demoiselles du Comité et jeunes filles du Patronage Jeanne d'Arc, avec une poésie littéralement ravissante. On croirait entendre du Musset ou du Lamartine.

« Dans nos coteaux vermeils où croît le thym austère,
Parmi les doux parfums qui montent de la terre,
Dans nos courses, le soir, nous rencontrons parfois
Quelque troupeau paisible, errant auprès d'un bois,
Debout, le pasteur tient à la main sa houlette ;
Sur ses brebis, au loin son ombre se projette ;
Il veille sur chacune avec un soin jaloux,
Regarde l'horizon, dans la crainte des loups,
Choisit, en variant, les meilleurs pâturages,
Et trouve un abri sûr quand viennent les orages,
Cependant, dans le ciel qu'il sait interroger,
Monte, oeil serein de Dieu, l'étoile du berger. »

... Et cette inspiration poétique se soutient admirablement jusqu'au bout — et tout cela est débité d'une façon parfaite.

Les choristes arrivent à leur tour, avec une belle surprise, elles aussi, des chants et une prose des plus délicates : « Votre fête en est une aussi pour vos enfants, disent-elles, et nous en saluons l'aurore avec allégresse. C'est la seconde fois que cette joie nous est donnée ; oh ! quelle se répète bien des fois encore !! »

C'est également le désir du pasteur !

Une excursion dans l'antique et si pittoresque ville des Baux, le Jeudi, 21 mai, fut l'épilogue de cette douce fête familiale.



PREMIÈRE COMMUNION ET CONFIRMATION

Elle a eu lieu le dix mai, par une radieuse journée printanière. A 7 heures, nos 32 communiant, entourés de leurs parents, escortés par les choristes, se rendaient processionnellement, aux accents du *magnificat*, du presbytère à l'église, parée et illuminée comme aux plus grandes solennités. Le saint sacrifice de la messe commence, tandis que les cantiques les plus harmonieux se font

entendre. Au moment de la sainte Communion, M. le Curé développe cette pensée de Saint Jean : « Venez, Seigneur, et ne tardez pas. » Puis c'est le défilé de ces chers et purs enfants à la Table Eucharistique, pour y recevoir Jésus-Hostie. Nous faisons remarquer avec plaisir que les pères eux-mêmes, sont venus, à leur tour, participer au divin banquet.

La cérémonie du soir s'est déroulée avec son programme habituel.

M. l'abbé Revest, curé des Angles, a rappelé, dans un sermon éloquent, les devoirs que ces enfants auront à pratiquer et qu'ils s'engagent à observer toute leur vie.

Après un salut solennel, M. le Curé résume toutes les impressions de ce beau jour qu'il appelle un *jour du ciel*, et les fidèles, doucement émus, se retirent, emportant de cette journée, un souvenir inoubliable.

La journée du samedi 16 mai, où tous ces chers enfants ont été confirmés, dans notre église paroissiale, par Monseigneur Bonnefoy, Archevêque d'Aix, n'a été ni moins suave, ni moins solennelle. Quoi donc pourrait remplacer nos fêtes religieuses ! Quoi donc pourrait les faire oublier !

Du Journal *La Provence nouvelle* :

« **Triomphes Royalistes et Conservateurs dans les Bouches-du-Rhône.** — La liste Royaliste est élue : à Maillane, Théophile Mistral, maire sortant, en tête ; à Mézoargues ; à Graveson, malgré un odieux et arbitraire sectionnement ; à Rognonas ; à Barbentane. »

La liste conservatrice est élue : à Maussane ; à Boulbon ; à Noves. »

Notre prochain numéro donnera le détail des élections de Barbentane.

LA SOCIÉTÉ

DE

Secours Mutuel Saint Joseph



Elle a célébré sa fête annuelle, le Dimanche même de la première Communion, le 10 mai ; c'est le 40^e anniversaire. Bannière en tête et accompagnés de « l'Harmonie Gauloise », les membres de la Société ont assisté en corps à la grand'messe. La foule était compacte. Comme toujours, notre musique a joué des morceaux très appréciés. Du haut de la chaire, M. le Curé a montré l'église bienfaitrice du peuple et première promotrice des associations qui améliorent son sort.

Ses conciles s'en occupent dès le IX^e siècle.

Sous son souffle fécond surgissent les confréries, les tiers-ordres, les corporations ouvrières, les institutions charitables. Il n'y a pas une aspiration légitime dont ce siècle se glorifie, qui ne trouve son germe dans l'Évangile. Ce discours est écouté avec la plus profonde attention et se termine par ce cri que jetait le P. Coubé,

à la fin de son sublime panégyrique de Jeanne d'Arc à Orléans :

« O Français, soyez unis dans l'amour du Christ et de la France : une France unie et croyante serait invincible ! »

Douloureux anniversaire

N'oublions pas la date du samedi, 15 juin 1907, jour du décès à Barbentane de *Madame la Comtesse Pierre Terray*. Souvenons-nous-en dans nos prières. Ne soyons point des ingrats.

BAPTEMES

Mars

- 14. Amiel-Emile Marcelle.
Parrain : Joseph Amiel.
Marraine : Amélie Erisson.
- 21. Courdon Joseph.
Parrain : Joseph Vernet.
Marraine : Marie Mourret.
- 22. Auguste Marguerite-Marie-Antoinette.
Parrain : Théophile Blanc.
Marraine : Marguerite Chaix.

Avril

- 12. Gros Gabrielle-Antoinette.
Parrain : Gabriel Bonnet.
Marraine : Antoinette Gros.
- 20. Barthélemy Marie-Louise-Jacqueline.
Parrain : Jacques Barthélemy.
Marraine : Marie Taxy, épouse Dupuy.
- 26. Cometto Marie-Louise-Constance.
Parrain : Charles Defustel.
Marraine : Marie Giraud.
- 26. Chauvet Léonce-Marthe.
Parrain : Henri Chauvet.
Marraine : Marthe Moucadeau.
- 30. Ayme Thérèse-Elise.
Parrain : Laurent Daire.
Marraine : Thérèse Michel.

MARIAGES

Avril

- 21. Bruzzone François et Courbier Louise.
Rey Martial et Giraud Jeanne.
- 22. Joubert Baptistin et Michel Louise.
- 23. Dourgas Emile et Raousset Marguerite.
- 25. Chabert Pierre et Bon Louise.
Baud Etienne et Fontaine Julia.
- 29. Gaffet Louis et Rey Rosa.
Cuminal Célestin et Anaïs Daïre.

SEPULTURES

Mars

- 14. Chabert Marie-Madeleine, un mois (La Durance).
- 21. Ayme Jean-Antoine, 91 ans (Berterigue).

Avril

- 21. Bonnet Guillaume, 42 ans, (La Fontaine).

Mai

- 5. Françoise Bonnet, épouse Sérignan, 69 ans, (Réchaussier).

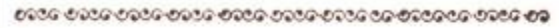
Notons le décès, à Aix, de Baptistine Linsolas, 18 ans, le 26 Février 1908.

CeUILLETTE ANECDOTIQUE



On disait à une jeune mariée que S. Paul voulait que les femmes obéissent à leurs maris. « Oh ! bien, dit-elle, je ne suis pas de l'avis de S. Paul ! — Mais faites donc attention, Madame, que c'est le Saint-Esprit qui parle par sa bouche. — « Oh ! alors, dans ce cas, c'est différent... C'est

de l'avis du Saint-Esprit que je ne suis pas !... »



Plus j'avance dans la vie, plus je trouve le travail nécessaire. Il devient à la longue le plus grand des plaisirs et tient lieu de toutes les illusions qu'on a perdues.

Corneille.

Les grâces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à la foudre.
De Maistre.



VARIÉTÉ

L'ESPRIT CHRÉTIEN



Il y a quelques mois, j'avais à mon service une brave petite Berrichonne, débarquée depuis peu à Paris. Au moment de Pâques, je l'avertis, suivant l'usage, qu'elle était libre de suivre les exercices de la retraite: libre d'aller aux offices du soir: libre enfin de sortir le matin quand elle le voudrait pour accomplir son devoir pascal.

Ceci dit, je ne m'inquiétai plus de rien, évitant seulement tout ce qui pouvait entraver la liberté une fois donnée.

Quelques jours après Pâques, croyant que la permission des semaines précédentes avait suffi, je demandai Noémi, c'était le nom de ma Berrichonne: on me répondit qu'elle était à la Messe...

Quand la pauvrete rentra, elle sut que je l'avais appelée et, rouge comme une pivoine de mai, elle vint me faire ses excuses.

« Vous n'êtes pas en faute, je vous ai donné la permission de sortir... — C'est que... je n'ai pas fini. — Je ne vous demande rien, mon

enfant, et si vous n'avez pas encore fait vos Pâques, faites-les quand vous voudrez.

— Oh! oui, j'ai fait mes Pâques le Jeudi-Saint, mais je ne les ai pas fait *toutes*. »

Autant j'avais mis de discrétion au début, croyant qu'il s'agissait d'une affaire de conscience, d'un retard imposé par le confesseur, d'une chose enfin qui ne me regardait pas, autant la dernière phrase de Noémi m'intrigua: je pensai que cela cachait une ignorance extraordinaire qu'il était de mon devoir de dissiper.

« Mais, mon enfant, combien donc pensez-vous faire de Pâques ?

— Onze..., dit-elle, très bas.

— Je ne veux point vous questionner davantage... et cependant, savez-vous ce que c'est que de faire « ses Pâques ».

— C'est recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie au moment de Pâques pour obéir au Commandement de l'Eglise... et si on ne le fait pas on est... très coupable, parce qu'on méprise l'amour et la grâce du bon Dieu... »

C'était parfait, Noémi savait non seulement la lettre du Catéchisme, mais elle en comprenait l'esprit.

« Bien mon enfant, cela suffit; de nouveau je vous donne toute liberté, avertissez-moi seulement quand vous aurez fini vos Pâques. »

Elle partit enchantée et me laissa très perplexe.

Cette fille était instruite, bonne chrétienne, pieuse.

Elle avait accompli son devoir pascal le Jeudi-Saint et elle devait encore le renouveler onze fois. Mon esprit se perdait en conjectures et bien que je professe un respect extrême pour la liberté des âmes, j'avoue que je désirais vivement trouver le mot de l'énigme sans avoir à m'accuser d'indiscrétion.

Un soir, Noémi allumait ma lampe.

Un paquet de lettres cachetées et timbrées était sur ma table.

« Noémi, prouez ces lettres, vous

les mettrez à la poste demain matin quand vous sortirez.

— Je vais les porter ce soir, je ne sortirai pas demain, j'ai fini mes Pâques.

— Enfin, Noémi, comment se fait-il que votre devoir pascal s'égrène indéfiniment..., est-ce que dans le Berry il y a des usages particuliers ?

— Oh! non... Mais quand j'étais toute jeune, j'avais seize ans, je crois, j'ai suivi une retraite prêchée par un bon religieux; il nous a dit: « Il ne faut pas vous sanctifier toutes seules; il faut que vous soyez des apôtres; vous le pouvez dans toutes les conditions. Priez pour ceux que vous aimez et qui sont loin du bon Dieu; travaillez pour eux; souffrez pour eux; que votre tendresse se transforme en mérites qui les aideront à revenir à la pratique de la foi ». Il a fait là-dessus un grand sermon très beau que je ne peux pas raconter, mais j'ai bien compris, et ça m'en a fait penser très, très long...

— Et si je ne suis pas indiscret, pouvez-vous dire à votre vieux maître quel rapport il y a entre le sermon et vos onze Pâques ?

— Quinze, Monsieur... j'en avais déjà fait quatre le jour où je suis rentrée en retard.

— Quel rapport y a-t-il, mon enfant, entre le sermon et vos quinze Pâques ?

— Je connais parmi mes parents et mes proches quatorze chrétiens qui ne font pas leurs Pâques... alors, quand j'ai accompli pour mon compte ce devoir si facile... je demande à mon confesseur de le remplir pour ceux qui me touchent de près et qui n'y pensent pas. Je supplie le bon Dieu de les bénir, de les éclairer, de leur donner beaucoup de grâces, puisque c'est en leur nom que je Le prie, que je Le reçois, que je Lui demande pardon!... Alors j'espère, Monsieur, que cela les aidera à se convertir.

— Vous avez raison, Noémi, dis-je très ému; vous avez raison d'espérer. Ce que vous faites-là est émi-

nement, profondément chrétien, c'est la mise en pratique de la Communion des Saints... c'est l'acte du juste rachetant le coupable, et l'Écriture nous le dit, dans les mains du Seigneur une once de bien balance un grand poids de mal, un acte d'amour rachète de nombreux blasphèmes, parce que le bien c'est un acte de notre volonté qui résiste au courant, tandis que le mal c'est souvent une habitude, un entraînement, un oubli, une absence de volonté... jugez d'après cela, mon enfant, du bien que votre pieuse pratique fait à vos proches, et de l'honneur qu'elle rend à Dieu...

— Je ne sais guère tout cela, Monsieur, et je ne pourrais pas l'expliquer, seulement, je suis tranquille, heureuse quand j'ai accompli mon devoir et leurs devoirs; eux n'y pensent pas...

— Soyez heureuse, Noémi, prenez mes lettres et priez quelquefois pour votre vieux maître. »

Et quand Noémi fut partie, je restai dans l'admiration... Comme c'est simple, comme c'est touchant, comme c'est beau!...

La parole de l'Évangile me revient: C'est aux enfants et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux.

Noémi a une âme d'enfant.

Y. D'ISNÉ.



MOIS DE JUIN



Le mois de juin est le mois du T. Saint Sacrement. Dans ce mois se trouvent la Fête-Dieu (18 juin) et la Fête du Sacré-Cœur (26), qui toutes deux se rapportent à l'Eucharistie, puisque le Cœur Sacré de Jésus n'est pas autre chose que

la portion la plus noble de son Divin Corps; puisqu'aussi la plus grande preuve d'amour que le Cœur de Jésus nous ait donnée, c'est la Sainte Eucharistie.



Entrons donc dans l'esprit de l'Église en orientant notre culte du côté du tabernacle et de l'autel. Embellissons de notre mieux le sanctuaire et les repositoires; prenons part aux processions de la Fête-Dieu; assistons le plus souvent possible au sacrifice eucharistique et aux bénédictions du St-Sacrement; venons souvent faire notre adoration aux pieds de l'invisible Ami dont le Cœur a palpité pour nous; allons recevoir le baiser de paix à la Table où il se donne en nourriture; et comprenons... oh! comprenons, car sans cela nous n'avons rien compris à notre sainte religion, que l'Eucharistie, C'EST TOUT POUR UN CHRÉTIEN... c'est le centre, c'est le soleil de l'âme; c'est le paradis sur la terre, c'est l'avant-goût du ciel, c'est le suprême gage, c'est **Dieu lui-même!...**



SAVANTS ET... CATHOLIQUES

La Foi et la Science — Peut-on être savant et croyant. — Les Maîtres de la science au XIX^m siècle. — La religion ennemie du progrès!!!

— Le flambeau de la foi — Peu de science éloigne de la religion, et beaucoup de science y ramène.

« La piété est utile à tout »

ILS furent catholiques, *les plus grands maîtres* des sciences mathématiques, physiques et naturelles de notre France du XIX^e siècle.

Volta. — Comme il y eut les Pères de l'Église, il y a les Pères de la Science, les *initiateurs*: Volta fut de ce nombre. Ce fut sa découverte de la pile qui inaugura le règne de l'électricité. Vieillard comblé d'honneurs, il mourut en 1827. Voici ce qu'il disait à Silvio Pellico, converti par lui à la foi chrétienne: « Moi aussi j'ai douté, moi aussi j'ai cherché. Le grand scandale de ma jeunesse fut d'avoir vu les maîtres de ce temps-là s'armer de la Science pour combattre la Religion. Pour moi, aujourd'hui, je ne vois que Dieu partout. »

Ampère. — Il survécut neuf ans à Volta, et le dépassa en génie et en foi. Il n'y a que Pascal qui puisse lui être comparé. Physicien, naturaliste, chimiste, astronome, mathématicien, métaphysicien, écrivain, cet homme encyclopédique est aussi admirable dans les élans de sa foi sereine et tranquille que dans les profondeurs mystérieuses où l'électrodynamisme et l'électromagnétisme lui révèlent leurs secrets théoriques et pratiques. — « Que sont donc toutes ces sciences, écrit-il, tous ces raisonnements, toutes ces découvertes et ces vastes conceptions que le monde admire? Seule, la vérité de Dieu demeure éternellement. Si tu t'en nourris, tu

seras permanent comme elle... Étudie les sciences de ce monde, mais ne les regarde que d'un œil; que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle. Écoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille; que l'autre soit toujours prête à recevoir les accents de ton *Ami céleste*. N'écris que d'une main; de l'autre, tiens-toi attaché au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient attaché au vêtement de son père... »

Cauchy tint le sceptre de la science mathématique jusqu'en 1857. Renan a dit de lui dans ses *Souvenirs de jeunesse*: « L'Académie a possédé et possède encore aujourd'hui un grand nombre de croyants. Témoin M. Augustin Cauchy, dont les prodigieuses découvertes dans l'invisible, de plus en plus confirmées depuis un demi-siècle qu'il est mort, ne cessent pas d'en enfanter d'autres. » C'est bien le croyant, en effet, qui, en 1844, écrivait à tous les *Amis des sciences* cette vigoureuse profession de foi: « Je suis chrétien, c'est-à-dire que je crois à la divinité de Jésus-Christ, avec Tycho-Brahé, Copernic, Descartes, Newton, Fermat, Leibnitz, Pascal, Grimaldi, Euler, Guldin, Bosovich, Gerdil; avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis de plus *catholique* avec la plupart d'entre eux; et si l'on m'en demandait la raison, on verrait que mes con-

victions sont le résultat, non de préjugés de naissance, mais d'un examen approfondi. On verrait comment se sont gravées à jamais dans mon esprit et dans mon cœur des vérités plus incontestables à mes yeux que le carré de l'hypothénuse ou le théorème de Marc Laurin.»

Lorsque l'Académie des sciences voulut faire éditer, en 26 volumes, les cinq cents mémoires et les notes manuscrites de Cauchy, *elle ne trouva qu'un mathématicien qui fût capable de les comprendre*; et c'était M. Valson, l'éminent doyen de la Faculté catholique des sciences de Lyon, mort il y a quelques années ⁽¹⁾.

Biot. — Mort en 1862 à l'âge de 88 ans, avait traversé dans sa jeunesse l'école sceptique de Lagrange, mais n'y demeura pas. Sa noble intelligence réagissait naturellement contre le matérialisme, contre cette divinité épaisse et lourde qu'on appelle de *dicu-matière*. Géomètre, physicien, chimiste, membre de l'Académie française comme il l'était de celle des Sciences, il disait au jeune Perreyve: « Prenez garde d'étudier mal les sciences naturelles. Un peu de science de la nature éloigne de l'esprit et détourne de Dieu; beaucoup de science y ramène. Il faut sans doute commencer par travailler la matière, pour la comprendre dans la beauté et l'unité de ses lois. Et puis, il faut encore travailler, et beaucoup, pour s'élever au-dessus d'elle et monter de là jusqu'à l'esprit qui la domine et l'intelligence supérieure qui la régit. »

J.-B. Dumas. — Né avec le siècle, mourut en 1884, après

(1) Voir la *Vie d'Augustin Cauchy*, par M. Valson.

avoir été secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences depuis 1868. Il est le plus grand chimiste du siècle dernier. De la chimie pure, de la chimie industrielle et de la chimie organique, il s'était fait trois provinces qui constituaient ensemble le vaste empire de ses observations géniales. Pour lui, tous les faits et tous les systèmes se ramenaient à *l'unité* intégrale et universelle: l'unité, attribut divin, et signature de Dieu sur son ouvrage.

Il formulait sa foi d'un mot: « Je crois au Dieu de la révélation comme au Dieu de la nature et de la raison. C'est le même Dieu. »

Pasteur. — On a tout dit sur le génie de cet homme incomparable qui, d'un même regard, plongeait dans les profondeurs de l'infiniment petit et s'élevait vers les sublinités de l'infiniment grand, jusqu'à cet Infini incréé et créateur, lequel n'est que le nom scientifique de Dieu. Qu'il nous suffise de rappeler ici la splendide profession de foi qu'il fit sous la coupole de l'Institut le 28 avril 1882, dans la séance solennelle de sa réception à l'Académie française, lorsque, répondant à Renan il fit entendre au négateur systématique de tout surnaturel une leçon de surnaturel dont peu d'autres ont égalé sa sublinité comme l'autorité.

C'est lui aussi qui disait: « Quand on a bien étudié, on revient à la foi du paysan breton. Si j'avais plus étudié encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne. »

.....
Depuis que Pasteur a disparu (1895), la lignée des savants catholiques ne s'est point éteinte. C'est un catholique convaincu, M.

de Lapparent qui a remplacé Berthelot au poste de Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; c'est un professeur de l'Institut catholique de Paris, M. Branly, qui a découvert la télégraphie sans fil; et voici que de toutes parts, dans nos Facultés catholiques, s'élèvent des générations de savants chrétiens qui ne sont pas plus que leurs maîtres gênés par leur foi dans leurs recherches scientifiques.

Une autre école s'est levée, il est vrai, en face de l'école spiritualiste et chrétienne; mais trouve-t-on chez ces maîtres modernes la même autorité et les mêmes vertus que chez les nôtres?...

La science poursuit sa route. Mais, qui en a montré le chemin et préparé le progrès? De quel côté se trouvent, en définitive, les génies vraiment précurseurs et créateurs? Entre les noms aujourd'hui en vogue, quel est celui qui oserait se flatter d'avoir détrôné les grands noms dont nous venons de rappeler le règne glorieux? (1)

Et encore nous n'avons fait appel qu'à ceux des sciences mathématiques, physiques et naturelles! Et encore n'avons-nous nommé que les princes, parmi tant d'autres qui leur font cortège, en ce seul pays et en ce seul siècle, les Elie de Beaumont, les Boucher de Perthes, les Haüy, les Sainte-Claire-Deville, les Leverrier, et combien d'autres!

(1) C'est ainsi qu'un chimiste émérite, le trop célèbre sénateur Naquet, répondant dernièrement à un article du *Matin* dans lequel M. Poincaré avait démesurément surfait M. Berthelot, ramène celui-ci au simple rang « d'expérimentateur habile, mais non point génie créateur. » Pour conclure, il se demande « pourquoi Marcellin Berthelot, a reçu les honneurs du Panthéon, et non point Dumas, Laurent Gerhardt et Wurtz, qui en sont plus digne que lui? » Et il ne lui trouve sur ces vrais grands hommes qu'une supériorité, celle de son athéisme. L'avantage est médiocre.

LA GRIVOTTE

LORSQUE Zola, en 1892, voulut écrire son roman sur *Lourdes*, il annonça qu'il « allait faire de la vérité, et encore de la vérité. »

Il se rendit à Lourdes, au pèlerinage national, et il étudia sur place les phénomènes miraculeux de la grotte, notamment, le cas de Marie Lebranchu, qu'il appelle dans son roman *La Grivotte*.

Dès son arrivée, le samedi 18 août, Zola l'avait remarquée; deux heures après, il la voit à l'hôpital, où il dit à celui qui l'accompagne: « En voilà une qui est bien malade. »

Malade! oui, certes, elle l'était! Pendant dix-huit mois elle avait craché le sang à l'Hôtel-Dieu de Paris et à l'hôpital franco-néerlandais. Cinq ou six fois on avait trouvé à l'analyse, dans ses crachats, le microbe de la tuberculose « à profusion ». Depuis le mois de décembre, elle gardait le lit, n'ayant plus la force de se tenir debout.

Or, voici que vers 3 heures, portée aux piscines sur un brancard, à peine a-t-elle touché l'eau miraculeuse, que son pauvre corps exténué de phtisique agonisante se redresse, envahi subitement par une vigueur inconnue. Elle marche, elle court, elle mange avec appétit: elle est guérie.

Au bureau des constatations, dix médecins l'auscultent, sans trouver dans ses poumons reconstitués, aucun symptôme des lésions profondes dont une heure auparavant elle paraissait devoir bientôt mourir.

Le romancier était là. Il assista à cet examen, et le lendemain causa longuement avec Marie Le-

branchu, se faisant raconter tous les détails de la maladie, et toutes les sensations éprouvées au moment de la guérison; guérison qu'il ne paraissait pas mettre en doute le moins du monde.

* * *

En effet, dans son roman, Zola a reconnu que *la Grivotte* était « phtisique au troisième degré », et il l'a montrée recouvrant ses forces instantanément « comme dans un grand coup de fouet qui lui cinglait tout le corps... piétinante et radieuse ».

Mais là où il cesse de servir à ses lecteurs « *de la vérité* », c'est quand il la représente dans le train du retour, avant même d'arriver à Bordeaux, secouée « d'un furieux accès de toux » qui l'a « abattue sur la banquette... la face livide et torturée... *crachant le sang à pleine gorge.* »

Pauvre Grivotte! Elle n'a plus qu'à rentrer à l'hôpital pour y mourir. Adieu la secousse morale: adieu la guérison!

OR, QUINZE ANS SE SONT ÉCOULÉS ET MARIE LEBRANCHU VIT TOUJOURS!

Le Docteur Boissarie, chef de la clinique médicale de Lourdes, ne manqua pas de reprocher à l'auteur d'avoir fait violemment rechuter une malade guérie, qui vivait non loin de lui et qui se portait à merveille.

Mais voici le dernier acte de cette vilaine comédie. Il nous est conté par M. l'abbé Bertrin, professeur à l'Institut catholique de Paris, auteur d'une *Histoire critique de Lourdes*.

M. Bertrin a été chargé, il y a quelques jours d'une enquête canonique sur la guérison de Marie Lebranchu, et il en a appris une bien bonne: c'est que Zola,

gêné par ce témoin de sa mauvaise foi, avait tenté de le supprimer... ni plus ni moins.

* * *

— Avez-vous vu M. Zola, depuis votre retour de Lourdes? dis-je à la Grivotte.

— Oui, une fois, une seule fois, en 1896; j'étais mariée depuis deux ans.

— Et où l'avez-vous vu? chez lui où chez vous?

— Chez moi.

— Aviez-vous fait une démarche auprès de lui, ou est-il venu spontanément?

— Il est venu spontanément.

— Racontez-moi donc sa visite.

— Voici. On frappe à la porte de notre petit appartement. J'allai ouvrir. Le visiteur me dit: « Marie Lebranchu, s'il vous plaît? » Je répondis: « C'est moi, Monsieur Zola ». Tiens, vous me reconnaissez? — Oui, je vous reconnais; vous êtes bien toujours le même avec vos lunettes d'or. — Eh bien, vous, vous n'êtes plus la même. Vous avez joliment engraisé depuis votre maladie. »

J'interrompis la Grivotte:

— Vous aviez donc engraisé beaucoup?

— Oui, beaucoup. Dix-huit mois après mon voyage à Lourdes, le Dr P..., qui m'avait soignée, m'ayant fait peser, trouva que j'avais augmenté de 52 livres.

— Que vous dit ensuite M. Zola?

— Il me dit que le Dr Boissarie l'ennuyait avec mon histoire, lui reprochant de m'avoir fait mourir; qu'il savait que nous étions dans la gêne, et que si nous voulions aller en Belgique, il se chargerait de nous; rien ne nous manquerait plus désormais.

— Il voulait donc vous exiler à Bruxelles ?

— Oh ! non, pas à Bruxelles, ni dans aucune grande ville. Nous devons nous retirer dans une campagne isolée, qu'il nous choisirait lui-même. Ce choix serait bientôt fait, mais en attendant, il désirait que nous eussions tout le nécessaire. Et alors, il tira son portefeuille, prit une liasse de billets de banque, et me la tendit sans compter en disant : « Prenez toujours cela, vous en aurez bien pour un mois. »

— Qu'avez-vous fait ? Avez-vous accepté ?

— Oh ! j'ai eu, je l'avoue, une forte tentation. Nous étions dans une telle misère ! Mais avant que j'aie pu répondre, mon mari est venu vivement vers M. Zola ; il l'a pris par le bras et... — je ne sais pas si je peux dire cela.

— Oui, oui, vous avez juré de dire la vérité tout entière, dites tout.

— Eh bien ! il l'a pris par le bras, a ouvert la porte et, le poussant dehors, il lui dit : « F...ichez-moi le camp ! »

* * *

N'est-ce pas que l'anecdote valait la peine d'être contée ?...

Et que si les hôtes du Panthéon pouvaient parler, ils diraient à Zola... ce que le mari de la Griotte lui a dit ?...

Vient de paraître ;

ROMANS-REVUE,

Guide de Lectures, Mensuel, littéraire.

Pratique pour les Bibliothèques paroissiales
Renseigne sur tous les nouveaux romans
Abonnement, 8 fr. 6 mois 4 fr. 50
OSCAR MASSON. lib. édit. Cambrai

LE MIRACLE

Sur la question du miracle, nous avons une triple erreur à réfuter.

1^o Le miracle est impossible.

2^o Le miracle ne peut être constaté.

3^o Le miracle est la résultante de causes naturelles.

1. **L'impossibilité du miracle** ne peut venir que des trois éléments qui ont leur place dans sa constitution : *de l'homme qui en profite, de la nature qui le subit, de Dieu qui le produit.*

a) *L'homme* d'abord. Qu'y a-t-il dans le miracle qui répugne à l'homme ? Rien, puisque le miracle a pour but d'assurer le bonheur humain. Au contraire, le miracle répond à une des aspirations les plus profondes de notre nature. Voyez l'enfant ! Quand fixez-vous le mieux son attention ? C'est quand vous lui racontez quelque histoire merveilleuse. Plus tard, l'âge et l'étude pourront mûrir son jugement. Il sentira néanmoins, toujours, une sorte d'attrait vers le surnaturel et le divin. Il n'est pas jusqu'à nos prétendus esprits forts, qui ne soient parfois crédules et superstitieux à l'excès. — Ce n'est pas là une preuve, dites-vous. Il y a là du moins l'indication d'un instinct. Or, s'il peut y avoir en nous des instincts dépravés, il ne saurait s'en rencontrer d'absurdes.

J'irai plus loin. Tous les peuples ont eu leurs miracles, — vrais ou faux, ce n'est pas la question. — J'en prends à témoin l'histoire universelle. Ce sont même ces miracles qui forment la base la plus solide des constitutions. Tous les peuples se seraient-ils donc trompés sur la possibilité d'un fait de cette importance ? Quelques voix discordantes ne prouvent rien, du

reste, contre le témoignage du genre humain.

b) Interrogeons maintenant la nature. Ne va-t-elle pas protester contre l'arbitraire avec lequel Dieu semble disposer d'elle par le miracle? — Non, parce que l'ordre des choses n'est pas nécessaire. Il aurait pu être tout autre que celui qui existe. Le monde irait-il plus mal, si la terre au lieu de tourner autour du soleil était l'axe de l'univers; si notre vie, au lieu de durer de 70 à 80 ans, durait plusieurs siècles; si les corps n'étaient ni impénétrables ni pesants?

Je conçois, dites-vous, que Dieu puisse changer l'ordre du monde. Mais, puisqu'il a donné des lois à l'univers, pourquoi bouleverser ces lois? — Que diraient nos graves philosophes, si on leur démontrait qu'ils produisent sans cesse, dans la nature, des désordres aussi profonds et plus nombreux même que ceux causés par les miracles? La matière est soumise à une loi: la pesanteur; la pierre est pesante, le plomb est pesant. Pourtant, les hommes prennent une pierre, et la fixent au sommet d'une maison. Ils prennent du plomb, et ils le projettent dans les airs. Or, où est la différence entre l'homme qui soustrait la pierre et le plomb à la loi de la pesanteur, et Dieu qui soustrait, par exemple, les trois jeunes gens du feu de la fournaise? De trouble dans les lois de la nature, je n'en remarque pas. La pierre reste toujours sollicitée par la loi de la pesanteur neutralisée qu'elle est un instant, par une force supérieure. Le jour où la pierre se détachera, elle brisera tout sur son passage. De même, le feu conserve dans la fournaise toutes ses propriétés, si bien que les gardes chargés de

l'activer sont brûlés, tandis que les enfants n'en sont pas même incommodés.

c) C'est vrai, nous dit-on. L'univers est entre les mains de Dieu. Mais, *Dieu qui est infiniment parfait, a dû tout prévoir*; son œuvre doit être complète. *Pourquoi alors des retouches?* — Le raisonnement est fort bon. Il n'y a qu'à le continuer. Dieu a dû tout prévoir, et c'est précisément pour cela qu'il a non seulement établi les lois du monde, mais qu'il a compté à l'avance les exceptions, les dérogations que réclamerait sa Providence. De toute éternité, alors même qu'il élaborait les lois naturelles dans les conseils de la Trinité, Il a prévu qu'un jour son fils s'incarnerait, qu'il faudrait à Jésus-Christ des miracles pour établir sa mission et que celui-ci demanderait, par exemple, à la mer de s'affermir sous ses pas et à la mort de rendre ses victimes. Quant à la sagesse de Dieu, loin de condamner le miracle, elle l'exige. Si Dieu existe, il faut qu'Il se montre à nous autrement que dans les évolutions de la nature. Il faut qu'Il puisse, par des transformations extraordinaires des lois naturelles, fixer notre esprit et toucher notre cœur. Nous ne voulons pas d'un Dieu relégué, pieds et poings liés, au fond de son ciel. Nous ne voulons pas surtout d'un Dieu *destin*, Dieu cruel et sans cœur qui nous jette sur la terre pour se rire de nos larmes, qui n'a que des favoris et des victimes, et pas un enfant.

Le miracle est donc possible.

De plus, *le miracle peut être constaté.*

C'est la seconde question que nous examinerons ensemble, le mois prochain.



LITTÉRATURE ENFANTINE

— 25052 —

Avez-vous étudié quelquefois la littérature des enfants ?

Je parle, non de celle qu'on leur enseigne, mais de celle qui est chez eux naturelle, spontanée.

Elle est curieuse à observer.

Les diverses formules qu'ils ont inventées dans le jeu de cache-cache pour tirer au sort celui qui doit chercher, nous en offre des exemples variés.

Ces formules se disent sur un mode rythmique, quelquefois monosyllabique, parfois aussi avec un air de récitatif.

Elles forment des phrases ordinairement incompréhensibles et incohérentes, souvent sans suite ni sens. Les mots s'y joignent sans associations d'idées ou avec des associations d'idées très simples.

La phrase suivante est monosyllabique :

*Bell' pomm' d'or, à la ré-vè-renc',
n'y a, qu'un, Dieu, qui nous garde,
en, France, al-lons, mes, a-mis, la
guerre, est, finie, bell' pomm' d'or,
sor-tez de-hors !*

*Petit, oiseau, doré, d'argent, ton
pèr', t'appelle, au coin, d'un bois,
pour y, manger, du lait, caillé, que
les, petits, cochons, ont bar, botté,
dedans, petit, cochon, ca-t'en.*

La Bourgogne a celle-là :

*Une i, une l, casin, casel, du pied,
du jonc, coquille, bourdon, un loup,
sortant, du bois, tout ha, billé, de
vert, de gris, sortez, petit, souris,
car tu es pris.*

Bordeaux en a une formée seulement d'assonances avec rimes :

*Ain, sain, train — pic et pic et
com le train — bour et bour et ra
ta train — mis, train, drain.*

Celle de Genève n'a que des essais de rimes avec assonances de mots :

*Amprou, Girod, Carin, Carreau,
Dupuis, Simon, Caca, la Briffaud,
Labourdon, Tant, Thé, Feuille,
Meuille, Tant, Thé, Clin.*

Le Dunois a une formule moins simple. Elle offre avec des rimes, plusieurs lambeaux de phrases, où les adjectifs s'approprient bien à leurs substantifs :

*Un i, un l, ma tant', Michel, —
Des poires cornues, — Des fèves
nouvelles. — Des raisins doux. —
A la mi-août — pour nous tertous
(tous).*

En Guyenne, la phrase enfantine s'amplifie, le sens est plus complet, bien qu'il ne se soutienne pas jusqu'au bout :

Deux gendarmes sur un pont —

*Qui pêchaient de gros poissons — La corde qui casse — L'enfant qui tré-
passe — Ne pleurez pas Madame —
Vous en aurez un autre — Qui aura
la peau jaune — Des souliers de
maroquin — Retire-toi, petit coquin.*

Mais voici une formule plus littéraire (!), et d'ailleurs typique :

*Une poule sur un mur — Qui pi-
cotait du pain dur — Picoti, Picota
— Lève la queue et saute en bas.*

Cueillons encore cette phrase, bien connue dans notre Lyonnais, et que la gent enfantine module si gracieusement dans ses rondes. Elle a une saveur toute satirique :

*Rondin — Picotin — La Marie a
fait son pain — Pas plus gros que
son levain — Py!.....*

Ou encore celle-ci :

*Là-haut chez ma tante — Y a des
poul' à vendre — Comment sont-
elles, ces poules ? Elles sont vertes
et rouges — Un peu blanches par-
dessus — Mademoiselle, retournez-
vous !*

Enfin, cette dernière, le bouquet :

*Un, deux, trois, je m'en vais au
bois — Quatre, cinq, six, cueillir des
cerises — Sept, huit, neuf, dans mon
panier neuf — Dix, onze, douze,
elles sont toutes rouges — Treize,
quatorze et quinze, le martinet pince !*

On le voit, la littérature de l'enfant ressemble à sa parole. Lorsqu'il commence à parler, il aime à redoubler les syllabes, à répéter les mots et les mêmes sons. Sa littérature fait de même.

C'est bien « nature ».

L. L.

SOLUTIONS

Probl. 1. — Vincent mit l'âne dans un pré et s'en vint dans l'autre. — R: Cela fait 1 âne.

Probl. 2. — 4, 20, 10, 9 + 1 = 44 et non pas 100.

Rébus. — Un soupir vient souvent d'un souvenir.

Problèmes du Jeudi.

1° Le père Lapipe est un vieillard de 70 ans, assisté par le bureau de bienfaisance. Il fume depuis l'âge de 15 ans: jusqu'à 25 ans la cigarette, et depuis lors, la pipe, à raison de 50 centimes de tabac par semaine en moyenne; plus, çà et là, quelques cigares d'un sou, environ 200 en tout. Il calcule avoir dépensé environ 50 francs en pipes, allumettes et autres accessoires. — Quelle somme aurait-il pu économiser pour ses vieux jours, s'il s'était privé de fumer?

2° Maurice se croit bon catholique. Il donne chaque année 5 francs pour le Denier du clergé, chaque semaine un sou pour la Propagation de la Foi, et chaque mois un sou pour l'Œuvre de St-François de Sales. Mais, il achète tous les jours un mauvais journal à un sou. — Combien aura-t-il donné à la fin de l'année soit pour la bonne, soit pour la mauvaise cause? Faire la balance de son budget pour le bien et de son budget pour le mal.

SCÈNE VÉCUE

UNE JEUNE PERSONNE (*anxieuse, à un pharmacien*). — Monsieur, ne pourriez-vous me préparer de l'huile de ricin de façon à ne pas en sentir le goût?

LE PHARMACIEN (*avec politesse*). — Rien de plus facile, Mademoiselle! Je vais vous préparer cela immédiatement. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir; en même temps, permettez-moi de vous offrir, pour vous faire prendre patience, un verre d'excellent sirop de groseille!...

LA JEUNE FILLE (*avec confusion*). — Vous êtes bien aimable, Monsieur! (*Après un certain temps*). La médecine est-elle préparée?

LE PHARMACIEN. — Vous n'avez, alors, rien senti?

LA JEUNE FILLE (*ébahie*). — Quoi donc?

LE PHARMACIEN. — L'huile de ricin! elle était mêlée au sirop!...

LA JEUNE FILLE (*bouleversée*). — Mais c'était pour mon petit frère!